
Les Houris à l'école.

Numéro d'inventaire : 1979.28441.2

Auteur(s) : A.C.

Type de document : article

Éditeur : L'illustration

Date de création : 1907

Description : 1 feuille déchirée.

Mesures : hauteur : 398 mm ; largeur : 288 mm

Notes : Il s'agit de la 1ère école publique de jeunes filles tunisiennes fondée en 1900 par la femme du Résident général à Tunis, René Millet. Cette école a pris son nom, Louise-renée Millet. A l'époque, ses élèves appartiennent à la classe aisée. (Source : M. Ayachi)

Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : Élémentaire

Nom de la commune : Tunis

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill.

Lieux : Tunis

LES HOURIS A L'ÉCOLE

A Tunis, dans l'ancien palais luxueux d'un favori du bey, une véritable maison de fée d'Orient, aux vastes salles dallées de marbres polychromes, éclairées de coupes vitrées et dorées, une centaine de petites musulmanes s'appliquent à lire, à écrire, à calculer selon les méthodes françaises. Elles sont, les mignonnes élèves, réparties en diverses classes, selon leurs âges, qui s'échelonnent entre six et quatorze ans. Deux vénérables cheiks tunisiens, aux barbes blanches, quelques jeunes institutrices, une directrice prudente, M^{me} Eigenschenck, veuve d'un haut fonctionnaire de la Résidence, composent tout le personnel enseignant de cette institution qui, à peu près ignorée de la métropole, est encore peu connue, dans le Protectorat, du monde musulman lui-même.

La fondation de l'école des jeunes filles musulmanes est, au surplus, de date récente. Ce fut en 1900 que la Résidence imagina, au moyen de cette œuvre d'éducation, de combler le gouffre qui se creuse de jour en jour plus béant entre les jeunes Tunisiens éduqués dans nos collèges, nos universités de France, et leurs fiancées retenues au bord de l'ignorance traditionnelle. Les débuts furent, comme il convenait, discrets, modestes, entourés d'ombre et de silence. Il fallait se garder d'éveiller les susceptibilités des musulmans, particulièrement ombrageux dès qu'il s'agit des choses et des coutumes du harem. On voulut surtout qu'ils n'eussent pas à redouter des tentatives de prosélytisme ou d'émancipation féminine, et l'on plaça la nouvelle école sous la dépendance de la *Djema des Habous*, conseil qui administre les œuvres pieuses musulmanes sous le contrôle du premier ministre du bey et du secrétaire général du gouvernement tunisien. Ensuite, on désigna deux vieux musulmans, deux sages parmi les sages, pour enseigner, en même temps que le Coran, les éléments de la langue arabe et la morale musulmane en insistant sur l'esprit de tolérance. Le reste du programme, basé sur celui des études métropolitaines, réserve une large part aux notions d'hygiène, d'économie domestique et aux travaux à l'aiguille pour lesquels les jeunes écolières montrent infiniment de goût. Ainsi, grâce à ces mesures habiles, l'institution, acceptée par le monde arabe, prospéra rapidement et, dans la dernière période scolaire, le nombre de ses élèves augmenta de 100 %. Notons que, malgré leur gratuité, les cours ne sont fréquentés que par les jeunes filles des familles riches, car, dans les milieux pauvres, une fille instruite est, à tort ou peut-être à raison, considérée comme immariable.

Il est, bien entendu, très difficile de pénétrer dans l'école des petites Arabes. Les hommes, à l'exception des vieux cheiks professeurs, ne peuvent, cela va sans dire, franchir ce seuil musulman. Mais plusieurs Françaises ont eu la joie de voir les écolières penchées sur leurs buvards et M^{me} Myriam Harry, l'une des curieuses, a noté, pour *le Temps*, en bien jolis termes, ses impressions amusées.

Ainsi cette vision de la classe enfantine :

« Oh ! la classe délicate de ces mioches musulmanes, de ces fillettes frêles, graves, presque diaphanes, qui s'ont point couru sous le soleil, point ri de nos jeux ; ces écolières de six ans, avec des paupières bistrées, des poignets exquis moulés dans des bracelets, des ongles en fleur, des doigts bagués, des amulettes en bandoulière ! Oh ! ces poupées précieuses, vêtues comme de grandes personnes et si précieuses d'importance qu'on les dirait averties déjà de leur vocation mystérieuse et sacrée.

« La plupart, inaccoutumées aux bancs, dont elles dégringolent, sont assises sur des coussins, ou bien à même le sol, leurs jambettes de rien du tout croisées sous elles ; elles ont l'air de gnomes — bayadères — culs-de-jatte. Une toute petite, roulée en boule comme un chat, dort avec un bout de sa langue rose au coin de ses lèvres fardées. Les autres, très studieuses, s'appliquent à suivre sur une tablette en bois qu'elles tiennent sur leurs genoux les arabesques tracées préalablement par le *moueddeb*. »

Mais on présente à la visiteuse la meilleure élève de la classe. C'est la fille d'un administrateur indigène. Elle s'appelle Moundchia, (la Salvatrice) :

« Petite Salvatrice se lève.

« Elle est habillée d'une robe en velours émeraude taillée à la française, et coiffée d'une espèce de couronne en moire blanche soutachée d'argent qui lui confère une attitude de divinité. Elle a les cils si longs et si pressés qu'il lui faut un certain temps pour les soulever. De lourdes boucles de grand-mère pendent aux lobes délicats de ses oreilles, et

sa bouche est une rondelle rouge si minuscule que l'on se demande comment elle fait pour parler. Aussi, quand on lui adresse une question, ne répond-elle pas. Mais, sous les roseaux de ses cils, elle pose sur moi un regard, un regard si plein, si grave, si dédaigneux, si indéciblement islamique, que j'en demeure toute fascinée.

« O petite houri savante ! de grâce, retournez au paradis de Mahomet ! »

Dans la classe des « grandes », une institutrice grecque officie en notre langue :

« Avec un joli accent mauresque on récite des fables de La Fontaine, traduit de l'arabe en français, du français en arabe, et l'on me montre même des rédactions sur « les joies du plein air » (comme j'admire votre imagination, ô emmurées !), dont l'une tout à fait remarquable est signée du nom si doux de Hanifa el Mourali.

« Puis une Fatma au boléro d'or expose sur le tableau noir un devoir d'arithmétique où il s'agit de rentes, d'opérations de placement, d'économies, de fractions, de soustractions et de multiplications si compliquées que j'en éprouve un superstitieux effroi. Est-ce que vraiment cette petite odalisque et son cerveau d'oiselle vont résoudre un aussi occidental problème ?

« J'aime mieux regarder autour de moi et je suis étonnée, en somme, de voir combien ces jeunes filles ressemblent à nos écolières. Et n'étaient ces bijoux d'aïeules et ces espèces de toques — il est

impudique d'avoir la tête découverte — on pourrait se croire un instant parmi des Européennes. Elles sont fines, sveltes, beaucoup ont des cheveux roux et des yeux bleus, ce qui indique un peu de sang livournaï ou circassien. Plus tard, à la veille de leur mariage, on les teindra toutes uniformément en noir, cette couleur de chevelure étant la seule chantée dans le Coran et considérée comme vraiment musulmane...

« — 2 + 4 + 8... je retiens !

« ... M^{lle} Fatma continue son difficile chiffreage...

« Pourquoi calcule-t-elle donc, cette petite péronnelle, puisque jamais elle ne pourra rien prévoir, jamais rien liquider ni rien acquérir, pas même l'antimoine qui dilate ses yeux, ni la poudre verte qui « orange » ses pieds et que son maître achète pour elle dans les bazars ?... »

Pourquoi calcule-t-elle, la petite houri ? Mais peut-être pour que son mari futur, le grand garçon qui reviendra, à demi européanisé, des universités de France, ait, dans sa maison, à ses côtés, une humble et dévouée secrétaire. L'instruction donnée dans l'école de Tunis est assez élémentaire pour ne pas constituer une adaptation prématurée à la civilisation moderne. Elle ne risque pas — nous assure-t-on — de faire des déclassées ni des déçantes. Mais elle permettra aux jeunes musulmanes d'être, pour des époux plus cultivés, des compagnes mieux assorties, de mieux surveiller leur maison et de varier leur charme.

A. C.



La sortie de classe, à l'école des jeunes filles musulmanes de Tunis. — Phot. Charvillat.

